

Jacqueline Aimar



**Cases créoles
de Guadeloupe**



Cases créoles de Guadeloupe

Jacqueline Aimar, textes
Pierre Aimar, photographies

Editions Pac Presse



On les appelle des cases et elles en sont, c'est-à-dire de petits rectangles habitables, on dirait en jargon de concepteur immobilier, la plus petite unité d'habitation. On les trouve dans ces contrées des îles où le climat permet l'abri le plus simple car on ignore toute forme de froid. En effet la case, plus petite unité habitable, descend tout droit de la case a neg, l'abri rudimentaire des esclaves, devenu celui du coupeur de canne. Perché sur ses blocs de pierres l'abri devenu case pouvait être déplacé au rythme de la coupe dans les terres de canne à sucre.





Ces cases sont le plus souvent en bois ridé et raviné comme des peaux ternes de vieillard, striées de fentes grises, ou alors peintes, en blanc par exemple ; là-bas ce sont des couleurs inattendues et incontrôlables, orange et puis violet, bleu souvent pour les maisons dites de sorciers, vert et jaune ailleurs. Un vieux fond de pot, un pinceau et on en peint un bout, un coin, au gré des envies ou de la nécessité. Et aussi on rafistole, on met des pièces ; sur les murs et le toit, de la tôle, des tôles plutôt, des pans, des bouts, au relief inégal et taché de rouille qui donnent des rousseurs admirables et chaudes. Et aussi des planches, étrangement ajustées qui colorent, et soutiennent peut-être. Parfois un penneau d'affiches superposées couvre des fentes indiscretes, trop larges. Ca sert quand même la politique ou aussi le spectacle !





L'intérieur est à l'image du dehors : simple et pauvre. On y voit le lit, grand ou petit, paré d'un tissu de couleur, une chaise et parfois un fauteuil à bascule, la télé désormais indispensable, une cuvette, des seaux, un réchaud. Un vase aussi avec des fleurs en plastique et parfois une machine à coudre sur une tablette. La petite table et ses deux chaises, en plastique hélas en ces jours de jetable, trouvent souvent place sur la terrasse minuscule à l'abri du petit auvent de tôle, avec sa toile cirée colorée. Parfois un pot de fleur et une plante, un multipliant qui danse au vent ou les rouges flamboyants d'un croton. Tout est en ordre, propre et net.





Puis les terrasses se font plus grandes sous les auvents aux teintes de rouille, et comme la nature est là toute proche, elle apporte les feuillages et les palmes ; et l'habitant s'offre la plante nourricière, et la palme épaisse du bananier ; celui-ci se charge de sa grosse gousse violette et bientôt l'arbre va peser de son énorme régime, bien trop gros pour lui. On l'étaie lui aussi de lourds bâtons et de pieux.





Et parfois la case s'agrandit, se multiplie, se divise ; il s'y ajoute des appentis et des annexes, un bout de trottoir menant à une cabine-cabinet, à un coin de jardin ; tiens, là s'est ajoutée une autre case en dur, moellons et tôle et sa terrasse de bois. Il y apparaît alors un canapé et deux fauteuils, soignés et recouverts d'une cretonne. Cela devient une maison, alors on entoure l'ensemble de tôles posées horizontalement, colorées ou rouillées, ici une neuve, et voilà la propriété close, derrière sa porte fermée par un rideau gonflé de vent comme une voile qui annoncerait un départ et qui permet de voir la rue sans être vu.





Alors on ne découvre plus que des murs de tôle, et la case, sous l'arbre à pain qui a poussé ou le manguié nouveau qui va devenir énorme, est perdue pour le regard du visiteur. Une autre pousse à côté neuve, lisse et peinte, avec un toit de tôles neuves. Et très vite voilà devenue coquette, ornée de ces dentelles de toit qui peuvent être si délicates, qu'on appelle du vilain mot de lambréquins. Elles deviennent attendrissantes comme des mamies dont le jupon de broderie anglaise dépasse sous la jupe colorée et c'est à qui offrira la plus jolie dentelure, la plus fine et la plus rare..





Et puis, la vieille case se met à pencher un jour, après la pluie ou quelque Georges ou Dean, -des cyclones-, le bas de la porte en bois se fend plus haut et s'effrite, se ronge en une dentelle inégale et qui s'assombrit, les tôles se gondolent et se voûtent. On soutient là avec un poteau, là avec des planches... et un jour, la case s'abat sur elle-même ou s'incline dans le sens du vent dominant.

Un scraper va venir, car ici les outils sont énormes et terriblement efficaces même pour les choses simples, et va tout niveler, mettant à jour une terre noire et grasse qui semble riche et des blocs de pierre coralline qui ont servi au début à édifier les cases mobiles, caravanes avant l'heure. On ne peut alors s'empêcher de penser à La cabane sur des pattes de poule de Moussorgski.





Et nous voilà revenus à la maison des débuts qu'il fallait lester, les jours de tempête de gros blocs de cailloux. Et qu'il fallait laisser seule aux prises avec les ronflements du vent au profit de l'église ou de quelque bâtiment aux murs épais. Maintenant on en ferme les volets ou les jalousies à lattes soi-disant à l'épreuve des cyclones, ou cloue des planches ou des panneaux de bois pour éviter l'excès de pres-





sion sur des points vulnérables, et si les éléments veulent se montrer vraiment redoutables, on doit encore trouver ailleurs un vrai refuge.

Après la tornade, on regarde les dégâts. Il reste çà et là des cases créoles. Une case créole. Elles se font désormais plus rares, donnant l'impression de se disperser, encadrées qu'elles sont par des maisons de béton qui parfois gardent le caractère des maisons créoles, parfois l'oublie. Mais on en trouve encore étirées le long des rues, à Marie –Galante, par exemple, à Saint-François et à la Désirade.





Quelques-unes à Morne-à-l'Eau, boutique de tailleur ou au Moule, prothésiste ou primeur. A Basse-Terre où le patrimoine est souvent plus représenté, elles grimpent le long du Carmel, dans le quartier de Versailles et la ville haute, comme au long de la côte sous le vent où, même restaurées, elles gardent leur air d'en tan lontan, à Vieux-Habitants et à Bouillante, à la basse ville de Pointe-Noire, à Trois-Rivières et un peu partout sur ces bords de route qui font la vie de l'île. Dans les villes, elles ont grandi





devenant des maisons, prenant parfois un étage avec un avant-toit de terrasse devenu balcon et toujours ces lambrequins qui s'ajoutent au balcon et parfois au-dessus des fenêtres.

De ces cases et ces maisons, certaines vous sautent aux yeux, tant elles sont jolies et parlent du passé, tant elles racontent, les yeux fermés tout ce qu'elles ont pu vivre. D'autres abritent un pépé seul dont le fauteuil vous guette derrière son rideau, au hasard de Carénage ou dans les replis envahis de jungle au cœur de Pointe-àPitre.

C'est pourquoi il est nécessaire de les conserver, de les protéger, elles qui ont tant abrité et protégé.





Ou dans le pire des cas, d'en faire et d'en conserver précieusement les images. Mais en définitive, l'avez-vous remarqué, ce sont elles, les petites cases du passé qui l'emportent. Car souvent, malgré le règne glorieux et solide du béton, on voit renaître la case en bois, sa terrasse à colonnettes, bois ou métal, et les plus belles ou les plus grandes maisons malgré tout et malgré elles, retrouvent le petit air familial, les couleurs et l'aspect humain, j'allais dire le sourire, qui faisaient le propre de la case créole.



